

Diana Gabaldon

OUTLANDER



—2—

LE TALISMAN

Diana Gabaldon

OUTLANDER

-2-

LE TALISMAN

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Safavi*

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

*À mon mari, Doug Watkins,
pour m'avoir fourni la matière première.*

PROLOGUE

Par trois fois, je me suis réveillée dans la pénombre des premières heures de l'aube : d'abord, la gorge nouée par le chagrin ; ensuite, le sourire aux lèvres ; et enfin, le cœur écrasé par une terrible solitude. La première fois, je me suis réveillée lentement, les joues baignées de larmes, oppressée par le sentiment d'une perte irréparable. J'ai enfoui mon visage dans l'oreiller trempé, comme on cherche le réconfort d'un linge humide sur son front fiévreux, et je me suis laissée glisser sur la rivière salée de l'affliction, vers les profondeurs souterraines du sommeil.

La deuxième fois, je me suis réveillée en sursaut, agitée par une jouissance féroce, le corps tendu comme un arc, les reins cambrés par l'agonie exquise de l'union physique. Je sentais encore la chaleur de son corps sur le mien, se diffusant jusqu'au bout de mes artères, tandis que des vagues de plaisir irradiaient de mes entrailles. J'ai refoulé la conscience, me retournant entre mes draps à la recherche de l'odeur chaude et épicée d'un homme au désir repu, et je me suis blottie dans les bras rassurants de mon amant, le sommeil.

La troisième fois, je me suis réveillée seule, hors de portée du chagrin ou de l'amour. La vision des menhirs était encore fraîche dans mon esprit : un petit cercle de pierres dressées au sommet d'une colline verdoyante. Cette colline s'appelle Craigh na Dun : la colline aux fées. Certains la prétendent enchantée, d'autres affirment qu'elle est maudite. Tous ont raison, mais tous ignorent encore la fonction exacte de ces pierres dressées.

Tous... sauf moi.



PREMIÈRE PARTIE
À travers un miroir de larmes
Inverness, 1968

1

UNE VISITE FORTUITE

ROGER WAKEFIELD ÉTAIT PLANTÉ AU MILIEU DE LA PIÈCE, ne sachant par où commencer. Non qu'il se sentît seul, loin de là : autour de lui était rassemblé un énorme bric-à-brac de souvenirs de famille, de paperasserie et d'objets hétéroclites glanés on ne sait où. Le bureau était saturé de tables prêtes à s'écrouler sous les papiers, de lourds fauteuils victoriens garnis de têtes brodées, de coussins au point de croix et de toiles indiennes, et de petits tapis jetés sur le parquet ciré, prêts à se dérober sournoisement sous un pied innocent. Et encore ! Ce n'était là que l'une des douze pièces pleines à craquer de meubles, de vêtements et de dossiers. Sans compter les livres, encore des livres, rien que des livres...

Trois des murs du bureau étaient tapissés d'étagères qui ployaient sous le poids des livres. Des romans policiers aux jaquettes bon marché étaient empilés en hautes colonnes instables et colorées au pied de rangées serrées d'éditions de luxe reliées en agneau. Des albums illustrés étaient écrasés entre les volumes rares arrachés à l'oubli sur les étales de bouquinistes. Et, tout autour, pointaient les bords écornés et jaunis de milliers de pamphlets, de brochures, de tracts et de manuscrits brochés à la main.

Le reste du presbytère était à l'avenant. Il n'y avait pas une surface plane qui ne soit encombrée de livres et de papiers. Dans toutes les pièces, armoires et placards menaçaient d'exploser sous la pression. Il faut dire que le révérend Reginald Wakefield, défunt père adoptif de Roger, avait mené plus de quarante ans d'une existence bien remplie, au cours de laquelle il semblait n'avoir jamais rien jeté.

Roger eut une envie soudaine de prendre ses jambes à son cou, de se jeter dans son Austin Mini et de rentrer en trombe à Oxford, abandonnant la maison où il avait grandi à la merci des intempéries et des voyous.

« Pas de panique, mon vieux ! Ce n'est pas la mer à boire. Les livres, c'est ce qu'il y a encore de plus facile à trier. Ensuite, il suffira d'appeler des déménageurs qui se feront un plaisir de tout embarquer. Il leur faudra sans doute un cinq tonnes, mais c'est leur affaire, après tout. Quant aux vêtements, pas de problème : l'Armée du Salut prendra le tout. »

Il se demanda ce que ferait l'Armée du Salut d'un lot de costumes trois pièces en serge grise datant de la dernière guerre, mais les sans-abri étaient

sans doute moins difficiles. Il sentit un peu de son courage lui revenir. Le département d'Histoire de l'université d'Oxford lui avait accordé un mois de congé pour régler la succession du révérend. Peut-être que cela suffirait. Dans ses pires moments de découragement, il lui semblait qu'il en aurait pour des années.

Il s'approcha de l'une des tables et tourna entre ses mains une bonbonnière en porcelaine. Elle était remplie de *gaberlunzies* en plomb, insignes rectangulaires que les paroisses distribuaient aux vagabonds au XVIII^e siècle, et qui les autorisaient à mendier sur leur territoire. Près de la lampe se trouvaient une collection de flacons en grès et une tabatière en corne incrustée d'argent. Qu'en faire ? Léguer le tout à un musée ? Qui serait intéressé ? Passionné par l'histoire de sa région, le révérend avait fait du XVIII^e siècle son terrain de prédilection et la maison regorgeait d'objets et de documents liés aux mouvements jacobites¹.

Roger caressa du bout des doigts l'inscription gravée sur le couvercle de la tabatière : *Diacres et Trésoriers de la Corporation des Tailleurs de Canongate, Édimbourg, 1726*. Pourquoi ne pas garder pour lui certains des bibelots les plus précieux du révérend ? ... Il se reprit aussitôt, secouant la tête d'un air résolu.

— Pas question ! C'est comme ça qu'on finit clochard !

On commençait toujours par conserver quelques objets auxquels on accordait sottement une valeur sentimentale, puis on en rajoutait d'autres, et d'autres encore, se prenant au jeu du collectionneur. Bientôt, on ne pouvait plus se séparer de rien, et on vivait au milieu d'un véritable capharnaüm accumulé de génération en génération.

— Et arrête de marmonner tout seul comme un vieux garçon ! bougonna-t-il entre ses dents.

L'image du capharnaüm associée à celle des générations venait de lui rappeler le garage, et il sentit son courage l'abandonner de nouveau. Il avait été adopté par le révérend, en fait son grand-oncle, à l'âge de cinq ans, après avoir perdu sa mère lors des bombardements sur Londres, puis son père, abattu dans son avion quelque part au-dessus de la Manche. Avec sa manie de tout conserver, le révérend avait entassé tous les effets des parents de Roger dans le garage, dans un amoncellement de caisses et de malles. Personne n'y avait touché depuis au moins vingt ans.

À l'idée de devoir fouiller ces vieux souvenirs, Roger laissa échapper un gémissement.

— Tout, mais pas ça !

Il ne s'agissait pas vraiment d'une prière, mais son souhait fut néanmoins exaucé, car on sonna à la porte.

Par temps humide, c'est-à-dire toujours, le bois de la porte d'entrée avait tendance à gonfler, et Roger dut s'y reprendre à deux fois avant de l'ouvrir brutalement dans un crissement sinistre. Une femme d'une quarantaine d'années se tenait sur le seuil.

— Bonjour, madame, que désirez-vous ?

1. Durant tout le XVIII^e siècle, une agitation jacobite persista en Écosse, en faveur du rétablissement de Jacques II Stuart sur le trône anglais, puis de Jacques III et du fils de ce dernier, Charles-Édouard. (N.d.T.)

Elle était très jolie. De taille moyenne, elle était fine et vêtue de blanc, avec d'épaisses boucles châtaines rassemblées en un chignon flou. Mais le plus frappant chez elle, c'était ses yeux extraordinaires : exactement la couleur du vieux cognac.

Elle le regarda de bas en haut d'un air amusé, et le dévisagea avec un grand sourire.

— Je sais que c'est idiot à dire, mais c'est fou ce que vous avez grandi, Roger!

Celui-ci sentit aussitôt ses joues rosir. L'inconnue se mit à rire et lui tendit la main.

— Vous êtes bien Roger, au moins? Claire Randall... je suis une vieille amie du révérend. La dernière fois que je vous ai vu, vous n'aviez que cinq ans.

— Euh... Vous étiez une amie de mon père? Alors vous avez sans doute appris...

Le sourire éclatant s'effaça aussitôt.

— Oui, j'ai été désolée d'apprendre la triste nouvelle. Le cœur, n'est-ce pas?

— Oui. Il est parti d'un seul coup. J'arrive justement d'Oxford pour mettre un peu d'ordre dans... tout ça.

Il balaya le vestibule derrière lui d'un geste de la main.

— Si je me rappelle bien le bureau de votre père, vous en avez au moins pour jusqu'à Noël prochain!

— Dans ce cas, on devrait peut-être laisser monsieur tranquille, déclara une voix douce derrière l'intruse.

— Oh, pardon, chérie, je t'avais oubliée! dit Claire.

Elle s'écarta, révélant une jeune fille restée quelques pas en arrière sous le porche.

— Roger Wakefield... ma fille, Brianna.

Brianna Randall le salua d'un petit signe de tête, esquissant un sourire timide. Roger la fixa un long moment sans rien trouver à dire, puis se rappela les bonnes manières.

Il recula précipitamment d'un pas et ouvrit la porte en grand, se demandant soudain depuis combien de temps il n'avait pas changé de chemise.

— Mais non, mais non, pas du tout! s'écria-t-il. Justement, je cherchais un prétexte pour ne pas me mettre au travail. Entrez, je vous en prie.

Il les conduisit dans le bureau du révérend. S'effaçant sur le seuil de la pièce pour les laisser passer, il remarqua qu'en plus d'être plutôt jolie, la Brianna en question était une des filles les plus grandes qu'il ait jamais vues d'aussi près. Elle devait approcher le mètre quatre-vingts, déduisit-il en la voyant passer de justesse sous le linteau de la porte. Lui emboîtant le pas, il bomba inconsciemment le torse et manqua de se cogner la tête contre la poutre.

— J'aurais aimé pouvoir venir plus tôt... commença Claire Randall en s'enfonçant dans la bergère.

La grande baie vitrée, qui occupait le quatrième mur du bureau, inondait la pièce de lumière, et les rayons du soleil projetaient des reflets dorés dans la

coiffure de sa visiteuse. Une longue mèche s'échappa de son chignon et elle la remit en place machinalement.

— À vrai dire, j'avais prévu de venir l'année dernière, mais j'ai été retenue à Boston par une urgence à l'hôpital... C'est que je suis chirurgien, expliqua-t-elle.

L'air surpris de Roger la fit sourire, mais elle poursuivit imperturbablement :

— Je l'ai regretté d'autant plus quand j'ai appris la mort de votre père. J'aurais tellement aimé le revoir !

Roger n'osa pas leur demander pourquoi elles étaient venues aujourd'hui, sachant que le révérend était mort.

— Vous êtes ici en vacances ? s'enquit-il.

— Oui. Nous avons débarqué à Londres, puis nous avons loué une voiture pour monter jusqu'ici.

Se tournant vers sa fille avec un sourire attendri, Claire ajouta :

— Je voulais que Bree connaisse son pays. À entendre son épouvantable accent américain, on a du mal à le croire, mais c'est une Anglaise de pure souche, comme moi, même si elle n'a jamais vécu ici.

— Vraiment ?

Roger lança un regard vers Brianna. Effectivement, elle ne faisait pas très anglais : mis à part sa taille, elle avait une épaisse chevelure rousse qui lui tombait en cascade sur les épaules et un visage aux traits anguleux, avec un nez un brin trop long.

— Je suis née aux États-Unis, expliqua-t-elle. Mais mon père et ma mère sont... je veux dire, *étaient* tous les deux anglais.

— Étaient ?

— Mon mari est décédé il y a deux ans, précisa Claire. Vous l'avez connu, je crois... Frank Randall.

— Frank Randall ! Mais bien sûr !

Roger se frappa le front et se sentit rougir en entendant Brianna glousser de rire.

— Vous devez me prendre pour un idiot ! s'excusa-t-il, mais je viens enfin de comprendre qui vous étiez.

Le professeur Randall était un éminent historien et un grand ami du révérend. Les deux hommes avaient entretenu toute leur vie une étroite correspondance, échangeant documents et informations sur les jacobites. Mais une bonne dizaine d'années s'étaient écoulées depuis la dernière visite de Randall.

— Vous comptez sans doute faire le tour des sites historiques de la région ? demanda Roger. Êtes-vous déjà allées à Culloden² ?

— Pas encore, répondit Brianna. Nous projetons d'y faire un saut cette semaine.

— Pour cet après-midi, nous avons loué les services d'un guide qui doit nous promener sur le loch Ness, ajouta sa mère. Demain, nous pousserons peut-

2. En 1746, la bataille de Culloden, perdue par Charles-Édouard Stuart (Bonnie Prince Charlie) au profit des troupes anglaises et unionistes, met fin aux espoirs de rétablissement des Stuarts sur les trônes d'Angleterre et d'Écosse. (N.d.T.)

être jusqu'à Fort William, à moins que nous n'allions faire du lèche-vitrines à Inverness. C'est fou ce que la ville s'est développée depuis ma dernière visite !

— C'était il y a longtemps ?

Roger se demandait s'il devait proposer de leur faire visiter quelques sites. Il n'en avait guère le temps, mais cela aurait sans doute fait plaisir au révérend. Il avait eu une grande affection pour son ami Frank. En outre, une balade en voiture jusqu'à Fort William en compagnie de deux jolies femmes était une perspective nettement plus séduisante que le tri du garage, qui figurait en deuxième position sur sa liste de corvées.

— Oh, il y a plus de vingt ans, soupira Claire Randall... une éternité !

L'accent ému dans sa voix surprit Roger qui leva les yeux vers elle. Elle souriait toujours.

— Eh bien... se hasarda-t-il. Si je peux faire quelque chose pour vous pendant votre séjour dans les Highlands...

Le sourire de Claire se figea et une lueur d'intérêt brilla dans ses yeux. C'était l'occasion qu'elle attendait. Elle lança un regard interrogateur à sa fille, et se tourna de nouveau vers lui.

— Puisque vous le proposez si gentiment... commença-t-elle.

— Maman ! la coupa Brianna en se raidissant dans son fauteuil. On ne va pas ennuyer M. Wakefield avec ça. Il a d'autres chats à fouetter !

D'un mouvement du menton, elle indiqua les montagnes de papiers sur le secrétaire, les piles de cartons, les hautes colonnes de bouquins...

— Mais vous ne m'ennuyez pas du tout ! protesta Roger. Euh... qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Claire adressa une petite grimace comique à sa fille.

— Je n'ai pas l'intention de l'arracher à son travail, ma chérie. Mais il connaît peut-être un spécialiste qui pourrait nous aider.

Se tournant vers Roger, elle expliqua :

— Il s'agit d'un petit travail de recherche. J'ai besoin de quelqu'un qui connaisse bien le mouvement jacobite, les soulèvements populaires, les tentatives des Stuarts, le débarquement et la campagne de Bonnie Prince Charlie, tout ça...

Sa curiosité piquée, Roger se pencha en avant.

— Les jacobites ? Ce n'est pas vraiment mon domaine, mais je m'y connais un peu. Le contraire serait étonnant, ayant grandi à deux pas de Culloden.

Il se tourna vers Brianna pour expliquer :

— C'est là-bas que s'est déroulée la dernière grande bataille. Les insurgés du prince Charles-Édouard Stuart y ont affronté les armées du duc de Cumberland... et se sont fait littéralement massacrer.

— Exact, renchérit Claire. C'est précisément sur ce point que j'ai besoin d'informations.

Elle fouilla dans son sac et en sortit une feuille de papier pliée en quatre qu'elle lui tendit.

Roger l'examina brièvement. C'était une liste de noms, une trentaine, tous des hommes. En haut de la feuille, une inscription indiquait : *Soulèvement jacobite de 1745, Culloden.*

— Ces hommes ont tous combattu à Culloden ? demanda-t-il.

— Oui. J'ai besoin de savoir lesquels parmi eux ont survécu à la bataille.

Roger se gratta le menton en inspectant de nouveau la liste.

— La question est simple, mais la réponse risque d'être compliquée à trouver. Il y a eu tant de morts à Culloden que la plupart des Highlanders tombés au combat n'ont pu recevoir une sépulture individuelle. Ils ont été regroupés par familles et jetés dans des fosses communes, avec pour seule épitaphe une pierre tombale collective portant le nom de leur clan.

— Je sais, dit Claire. Brianna n'y est pas encore allée, mais moi si... il y a longtemps.

Une ombre traversa son regard, qu'elle dissimula hâtivement en plongeant de nouveau le nez dans son grand sac. Cela n'avait rien d'étonnant, Culloden était un lieu sinistre. La première fois qu'il l'avait visité, Roger lui-même en avait eu les larmes aux yeux. Ce n'était qu'une vaste étendue de lande balayée par des vents amers, où résonnaient encore les cris d'agonie de milliers de vies gâchées par un carnage absurde.

Claire déplia plusieurs autres papiers et les lui tendit. Son long doigt blanc suivit la marge de l'un des documents. Elle avait de très belles mains, observa Roger mentalement. Fines, gracieuses et soigneusement entretenues, avec une seule bague à chacune. Celle de la main droite était surprenante : un large anneau d'argent gravé des deux rameaux entrelacés des Highlands et rehaussé de fleurs de chardon.

— Voici le nom des épouses, enfin, celles que j'ai pu retrouver. J'ai pensé que ce serait utile. En effet, celles dont les maris sont morts à Culloden se sont probablement remariées ou ont émigré. On devrait donc pouvoir en retrouver des traces dans les registres paroissiaux, non ? Elles venaient toutes de la même paroisse. Leur église se trouvait à Broch Mordha. C'est à plusieurs dizaines de kilomètres d'ici, vers le sud.

— Excellente idée ! dit Roger légèrement surpris. C'est le genre de détail auquel seul un historien penserait.

— Je n'appartiens pas à cette catégorie d'êtres bizarres que sont les historiens, répliqua Claire d'un air taquin, mais on ne partage pas pendant plus de vingt ans la vie de l'un d'entre eux sans que cela ne déteigne sur vous.

— Naturellement.

Roger bondit soudain de sa chaise.

— Je suis au-dessous de tout ! Je ne vous ai même pas offert à boire ! Laissez-moi vous servir un verre, puis nous reparlerons de tout ça. Je pourrais peut-être vous aider moi-même.

Il dénicha rapidement le petit bar du révérend dans le désordre général, et revint avec trois verres de whisky sur un plateau. Il avait rajouté une bonne dose de soda dans celui de Brianna, mais la jeune fille n'y goûta que du bout des lèvres, pinçant le nez comme s'il s'agissait de soude caustique. Sa mère, en revanche, but le sien sec avec un plaisir évident.

Roger se rassit et parcourut de nouveau les documents.

— Sur le plan purement historique, c'est un travail de recherche intéressant. Vous dites que tous ces hommes venaient de la même paroisse ? J'en vis

un bon nombre qui s'appellent Fraser ; je suppose qu'ils appartenaient au même clan ?

Claire hocha la tête, les mains posées sur les genoux.

— Ils venaient tous du même domaine : Broch Tuarach. Il y a une petite ferme là-bas, qu'on appelle Lallybroch. Ils appartenaient au clan Fraser, mais n'ont jamais prêté le serment d'allégeance à son chef, lord Lovat. Ils ont été parmi les premiers à se soulever. Ils ont participé à la bataille de Prestonpans, alors que les hommes de Lovat ne se sont joints aux troupes du prince Stuart que bien plus tard, juste avant Culloden.

— Vraiment ? Voilà qui est intéressant !

Au XVIII^e siècle, les petits fermiers et les métayers quittaient rarement leur lieu de naissance. Ils étaient enterrés dans le cimetière de leur village et leur mort était soigneusement consignée dans les registres de leur paroisse. Mais, en 1745, les tentatives de celui que les Highlanders appelaient affectueusement « Bonnie Prince Charlie » pour remonter sur le trône d'Écosse avaient définitivement bouleversé le cours normal des choses.

Pendant la famine qui avait suivi le massacre de Culloden, de nombreux Highlanders avaient émigré vers le Nouveau Monde ; les autres avaient déserté les landes et les glens pour s'entasser dans les villes, à la recherche de nourriture et de travail. Ils étaient peu nombreux à être restés sur leurs terres, accrochés désespérément à leurs traditions.

— Il y a là de quoi écrire un article passionnant, s'enthousiasma Roger. Prendre un groupe d'individus au hasard et suivre leur destinée jusqu'au bout... Naturellement, s'ils étaient tous morts à Culloden, il n'y aurait pas grand-chose à dire, mais puisque vous dites que certains d'entre eux ont survécu...

Même si Claire ne lui avait encore rien demandé, le projet titillait sa curiosité d'historien.

— Je crois que je peux vous aider, annonça-t-il enfin.

Le visage de Claire s'illumina.

— Vraiment ? Vous êtes un ange !

— Mais non, ça me changera les idées.

Il replia le papier et le déposa sur la table.

— Je vais m'y mettre dès cet après-midi. Au fait, la route depuis Londres vous a plu ?

Là-dessus, la conversation dévia vers des généralités. Les Randall se lancèrent dans le récit de leur traversée, lui contant les anecdotes de leur voyage et leurs impressions sur la campagne anglaise. L'attention de Roger était ailleurs. Il réfléchissait à la meilleure manière de procéder pour ses recherches. Il n'avait pas la conscience tout à fait tranquille : il aurait dû s'occuper avant tout des affaires de son père. D'un autre côté, fouiller l'Histoire était son métier, après tout ! Et qui sait s'il ne pourrait pas faire d'une pierre deux coups : il trouverait sans doute des informations en triant les dossiers du révérend. Le garage comptait douze cartons portant l'étiquette : « Jacobites, divers ». Rien que d'y penser, il en avait des haut-le-cœur.

Il fut extirpé de ces mornes pensées par le mot « druidesses » qui venait de surgir dans la conversation.

— Des druidesses ? sursauta-t-il.

Il lança un regard perplexe vers le fond de son verre, se demandant s'il n'avait pas oublié le soda.

— Vous n'étiez pas au courant ? s'étonna Claire. Le révérend les connaissait, même s'il faisait mine de ne rien savoir. Il faut dire qu'il ne les prenait pas très au sérieux. C'est sans doute pour ça qu'il ne vous en a jamais parlé.

Roger se gratta le crâne, ébouriffant son épaisse tignasse noire.

— Non, ça ne me dit rien du tout... Mais vous avez raison, Père n'attachait pas beaucoup d'importance à ce genre de jeux pour grands enfants.

— Je crois que ça allait un peu plus loin que ça.

Claire croisa les jambes. Un rayon de lumière fit luire le nylon de ses bas, mettant en valeur la finesse de ses chevilles.

— Lorsque je suis venue ici avec Frank... Mon Dieu ! dire que ça fait déjà plus de vingt ans !... le révérend lui a parlé d'un petit groupe de gens du coin qui perpétuaient les anciens rites celtes... des sortes de druides modernes. J'ignore à quel point ils étaient authentiques ; sans doute pas trop.

Brianna se pencha en avant, intéressée, son verre de whisky intact dangeusement incliné dans sa main.

— Compte tenu de sa position, le révérend ne pouvait pas reconnaître officiellement leur existence, mais sa gouvernante, Mme Graham, faisait partie du groupe. C'est à travers elle qu'il se tenait discrètement au courant de leurs activités. Un jour, il a prévenu Frank qu'une espèce de cérémonie allait se tenir à la veille de Beltane, c'est-à-dire le 1^{er} mai.

Roger hocha la tête, essayant d'imaginer Mme Graham, avec ses perles et son air digne, sautillant entre des menhirs en lançant des incantations, le visage peinturluré de symboles païens. Il se souvint vaguement d'un texte où l'on racontait que les druides sacrifiaient des victimes humaines en les faisant brûler dans des cages en osier, ce qui cadrerait mal avec l'image d'une vieille gouvernante de presbytère.

— Il y a un cromlech au sommet d'une colline pas loin d'ici, poursuivit Claire. Nous y sommes allés avant l'aube pour... les épier.

Elle leva les mains d'un air résigné.

— Vous savez comment sont les historiens ! Ils ne reculent devant rien quand ils flairent une piste qui pourrait faire avancer leurs recherches, et ils perdent toute notion du respect de la vie privée.

Roger tiqua imperceptiblement, mais acquiesça.

— Elles étaient toutes là : la factrice, la boulangère, la femme de l'épiciériste... et Mme Graham. Elles étaient drapées dans des linges blancs, récitaient des incantations et dansaient au milieu des menhirs. Frank était fasciné.

Avec un demi-sourire, elle ajouta :

— Même moi, j'étais très impressionnée.

Elle se tut un instant, observant Roger d'un air songeur. Puis elle reprit :

— J'ai su que Mme Graham était décédée il y a quelques années. Mais je me demande... Savez-vous si elle avait de la famille ? J'ai cru comprendre que l'appartenance à ces groupes se transmettait de mère en fille. Peut-être avait-elle une fille ou une petite-fille qui pourrait m'en dire un peu plus sur ces rites.

— Eh bien... hésita Roger. Elle a bien une petite-fille, Fiona, Fiona Graham. Elle est venue travailler au presbytère à la mort de sa grand-mère. Le révérend était trop vieux pour s'en sortir tout seul.

S'il y avait bien une vision plus déroutante que celle de Mme Graham faisant des cabrioles sur une colline, enveloppée d'un drap blanc, c'était celle de sa midinette de petite-fille en gardienne d'une ancienne culture.

— Malheureusement, elle n'est pas là aujourd'hui. Mais je pourrais lui demander.

— C'est très gentil à vous, répondit Claire, mais ne vous dérangez pas avec ça. Nous avons déjà suffisamment abusé de votre temps.

Là-dessus, elle reposa son verre vide sur le petit guéridon à côté d'elle, aussitôt imitée par sa fille qui n'avait toujours pas touché au sien. Roger eut un petit serrement de cœur en constatant qu'elles étaient sur le point de partir et chercha fébrilement un prétexte pour les retenir encore un peu. Il remarqua que Brianna se rongea les ongles. Ce petit signe de faiblesse lui donna le courage de prendre les devants. Cette fille avait un je-ne-sais-quoi qui l'intriguait et il aurait aimé avoir au moins l'assurance de la revoir.

— À propos de cromlech ! annonça-t-il précipitamment. Je crois connaître celui dont vous parlez. Il est assez spectaculaire et pas très loin d'ici.

Il adressa un sourire direct à Brianna, notant au passage qu'elle avait trois taches de rousseur sur une pommette.

— Je pourrais commencer les recherches en me rendant à Broch Tuarach. Comme le cromlech se trouve sur la route, peut-être que... aaah !

En ramassant son volumineux fourre-tout, Claire venait de renverser les deux verres qui se trouvaient sur le guéridon, arrosant abondamment les cuisses de Roger de whisky-soda.

— Mon Dieu ! Je suis horriblement confuse, s'excusa-t-elle.

Elle s'accroupit et se mit à ramasser les morceaux de verre brisé, malgré les tentatives maladroites de Roger pour l'en empêcher. Brianna vint à la rescousse en saisissant une pile de serviettes en lin sur une commode.

— Vraiment, Maman, je me demande comment on te laisse pénétrer dans un bloc opératoire ! Tu es d'une maladresse ! Regarde-moi ça ! Ses chaussures sont trempées.

Elle s'agenouilla aux pieds de Roger et épongea le tapis.

— Et son pantalon aussi ! ajouta-t-elle.

Elle se mit à frotter laborieusement ses chaussures, tandis que sa crinière rousse lui caressait les genoux. Puis elle releva la tête et lui tapota délicatement les cuisses. Roger ferma les yeux et invoqua mentalement des images de carambolages meurtriers sur l'autoroute, d'avis d'imposition ou de cadavres en décomposition, n'importe quoi susceptible de lui éviter d'achever de se couvrir de honte tandis que le souffle chaud de Brianna lui caressait l'entrejambe à travers le velours côtelé imbibé de whisky.

— Euh... Vous préférez peut-être terminer vous-même ?

La voix venait de quelque part plus bas et il rouvrit les yeux pour découvrir un regard bleu au-dessus d'un large sourire. Il prit faiblement la serviette qu'elle lui tendait, le souffle court.

En baissant la tête pour finir de s'essuyer, il croisa le regard de Claire Randall. Elle le dévisageait avec une moue mi-navrée, mi-amusée. Son visage n'exprimait rien d'autre et il n'y lisait plus cette lueur étrange qu'il avait cru déceler une fraction de seconde avant l'incident. Ce devait être son imagination, stimulée par la situation embarrassante dans laquelle il se trouvait. Car l'espace d'un instant, il aurait juré qu'elle l'avait fait exprès.

— Depuis quand tu t'intéresses aux druides, Maman ?

Brianna semblait de très joyeuse humeur. Tout à l'heure, pendant que je bavardais avec Roger Wakefield, j'avais déjà remarqué qu'elle se mordait les lèvres pour réprimer l'expression hilare qui s'affichait à présent sur toute sa figure.

— Tu as l'intention de chaparder les draps de Mme Thompson et de rejoindre les mémés dansantes ?

— Ce serait toujours plus drôle que nos réunions du personnel de l'hôpital les jeudis soir. Quoique... ce ne doit pas être très bon pour les bronches.

Brianna éclata de rire, faisant fuir deux mésanges qui picoraien sur le sentier devant nous.

— Non, expliquai-je en reprenant mon sérieux. Ce ne sont pas les dames druidesses qui m'intéressent, mais une Écossaise que j'ai connue autrefois. J'aimerais la retrouver, si je le peux. Ça fait plus de vingt ans que je l'ai perdue de vue et je ne connais même pas son adresse. Elle s'intéressait de près à ce genre de choses : sorcellerie, anciennes croyances, folklore. Autrefois, elle habitait dans cette région. Si elle y est encore, je suis sûre qu'elle fait partie d'un groupe comme celui dont je parlais avec Roger.

— Comment s'appelle-t-elle ?

J'étais en train de remettre en place un de mes peignes en écaille. Il m'échappa des mains et rebondit dans les herbes folles qui bordaient le chemin.

Écartant les hautes tiges humides de mes doigts tremblants, je finis par le retrouver. Je le fixai à nouveau dans mes cheveux en tournant le dos à Brianna, dissimulant mon trouble. Aujourd'hui encore, la seule pensée de Geillis Duncan suffit à me mettre dans tous mes états.

— Je ne sais pas, répondis-je enfin. Ça fait si longtemps... elle a certainement changé de nom. Quand je l'ai connue, elle venait de perdre son mari. Elle s'est sans doute remariée entre-temps, à moins qu'elle n'ait repris son nom de jeune fille.

— Ah bon ! dit Brianna d'un air absent.

Nous marchâmes un long moment en silence. Soudain, elle demanda :

— Dis, Maman, comment tu trouves Roger Wakefield ?

Je lui lançai un regard de biais. Elle avait les joues roses, mais ce pouvait tout aussi bien être à cause de la brise fraîche du printemps.

— Il m'a l'air charmant, répondis-je sans trop m'avancer. En tout cas, c'est un garçon brillant ; c'est l'un des plus jeunes professeurs d'histoire d'Oxford.

La question était de savoir s'il avait de l'imagination, ce qui est rarement le cas des universitaires. Or, c'était précisément de sa capacité à se projeter hors du réel que j'allais avoir besoin.

Manifestement, ce n'était pas le cerveau du jeune homme qui intéressait Brianna.

— Il a des yeux magnifiques, soupira-t-elle d'un air songeur. Je n'en avais jamais vu d'aussi verts !

— Effectivement, il a de très beaux yeux. Son regard m'avait déjà frappée quand il était enfant.

Brianna me jeta un coup d'œil réprobateur.

— Franchement, Maman ! Tu avais vraiment besoin de lui dire « C'est fou ce que vous avez grandi ! » quand il a ouvert la porte ? J'étais morte de honte !

Je me mis à rire.

— Que veux-tu, la dernière fois que je l'ai vu, il m'arrivait au nombril et, d'un seul coup, c'est moi qui me retrouve à hauteur de son menton. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer la différence.

— Tu es insupportable, rit-elle.

— En plus, il a de très jolies fesses ! ajoutai-je histoire de l'achever. Tu ne les as pas remarquées, quand il s'est baissé pour prendre la bouteille de whisky ?

— Maman ! On va t'entendre !

Nous étions presque arrivées à l'arrêt d'autobus. Deux dames et un vieux monsieur, tous vêtus de tweed, attendaient au pied du panneau indicateur. Ils se tournèrent vers nous en nous entendant approcher.

— C'est bien ici que s'arrête le bus qui fait le tour du loch ? demandai-je en balayant du regard le panneau recouvert de graffitis et d'autocollants.

— Och, mais oui ! répondit aimablement une des deux femmes. Il devrait passer d'ici une dizaine de minutes.

Elle lança un regard intrigué vers Brianna. Avec son jean et son coupe-vent blanc, ma fille avait un air indéniablement américain. Ses joues rouges ajoutaient une dernière touche patriotique.

— Vous allez voir le loch Ness ? C'est votre première visite ?

— J'ai descendu le loch en bateau avec mon mari il y a une vingtaine d'années, expliquai-je, mais c'est la première fois que ma fille vient en Écosse.

— Vraiment ?

Cette observation attira la curiosité des deux autres et nous fûmes bientôt assaillies de questions amicales et de conseils bienveillants jusqu'à l'arrivée du gros autocar jaune.

Avant de grimper dans le bus, Brianna lança un regard vers le long ruban bleu argent qui serpentait entre les pins noirs.

— Je sens qu'on va bien s'amuser, dit-elle, ravie. Tu crois qu'on verra le monstre ?

— Ce n'est pas impossible, répondis-je.

Roger passa le reste de la journée perdu dans ses pensées, incapable de se concentrer sur une tâche précise. Les livres à demi triés qu'il destinait aux archives historiques de la ville gisaient épars sur le tapis ; la vieille camionnette du révérend était abandonnée au milieu de l'allée du presbytère, le capot ouvert, attendant qu'il ait fini d'inspecter le moteur. À présent, il était assis dans le bureau, une tasse de thé froid à ses côtés, en train de regarder la pluie tomber.

Il ne savait que trop ce qu'il devait faire : démanteler le cœur même du bureau du révérend, son secrétaire. Classer les livres était un travail herculéen, certes, mais il suffisait, somme toute, de mettre de côté les ouvrages qu'il souhaitait garder et de ranger dans des cartons différents ceux qui partiraient aux archives et ceux qui seraient donnés à la vieille bibliothèque de l'université. Non, le pire, c'était de trier le contenu de l'énorme meuble, avec ses gros tiroirs pleins à craquer et sa multitude de casiers minuscules remplis de papiers et de menus objets. Ensuite, il lui faudrait décrocher les dizaines de gravures et de documents encadrés qui tapissaient le mur en liège et prendre une décision pour chacun d'eux.

Mais ce n'était pas uniquement son manque d'enthousiasme naturel pour le rangement qui plongeait Roger dans une telle léthargie. Il n'avait pas envie de s'occuper des affaires de son père parce qu'il était déjà obsédé par le projet de Claire Randall et l'idée de se lancer sur les traces des guerriers de Culloden.

L'enquête promettait d'être relativement intéressante, même si le travail de recherche en soi ne nécessitait sans doute pas beaucoup d'efforts. Non, honnêtement, sa vraie motivation était la perspective de se rendre au *bed and breakfast* de Mme Thomas pour y déposer le fruit de ses recherches aux pieds de Brianna Randall, tels les chevaliers d'autrefois apportant à leur belle la tête d'un dragon sur un plateau. Et quand bien même ses recherches n'aboutiraient pas, n'importe quelle excuse pour la revoir ferait l'affaire.

Elle lui rappelait un Bronzino. Sa mère et elle avaient des visages aux contours nets et lisses, comme dessinés à la plume, avec ces traits fins et puissants comme on en voyait sur les portraits du maniériste florentin, se détachant sur des fonds aux couleurs intenses. Brianna, surtout, avait ce teint très contrasté et cette présence physique absolue des sujets des grands peintres de la Renaissance ; des êtres distants et familiers à la fois, qui vous suivaient du regard et semblaient prêts à descendre de leur cadre d'un instant à l'autre. Roger n'avait jamais vu un portrait du Bronzino faisant la grimace devant un verre de whisky, mais s'il y en avait eu un, il aurait sûrement ressemblé comme deux gouttes d'eau à Brianna Randall.

— Oh, et puis merde ! s'exclama-t-il à voix haute. Jeter un œil aux archives du musée de Culloden ne me prendra pas plus d'une heure. Je peux bien y faire un saut demain !

Se tournant vers l'énorme secrétaire du révérend, il lui lança :

— Quant à toi, tu peux bien attendre un jour de plus. Vous aussi ! ajouta-t-il à l'intention des gravures.

Sur ce, il saisit un roman policier sur l'une des étagères de la bibliothèque et balaya la pièce d'un regard de défi, au cas où l'un des objets en attente soulèverait une objection. Seul le ronronnement du chauffage électrique lui répondit. Il coinça le livre sous son bras, éteignit la lumière et quitta la pièce.

Une minute plus tard, il était de retour. Il traversa le bureau dans le noir et saisit la liste de noms posée sur la table.

— Et puis remercie ! marmonna-t-il en la glissant dans la poche de sa chemise. Il ne s'agit pas de l'oublier demain matin.

Il tapota sa poche, sentit le papier crisser doucement contre son cœur et monta se coucher.

Lorsque nous rentrâmes du loch, trempées et glacées jusqu'aux os, un bon dîner nous attendait devant la cheminée du petit salon. Brianna bâillait devant ses œufs brouillés et elle s'excusa rapidement pour aller prendre un bain chaud avant de se coucher. Je restai un moment à bavarder tranquillement avec notre hôtesse, Mme Thomas, puis, vers dix heures, je montai à mon tour prendre mon bain et enfiler ma chemise de nuit.

Brianna était une couche-tôt et une lève-tôt. En ouvrant la porte de la chambre, j'entendis sa respiration lente et profonde. Sachant qu'une fois endormie, rien ne pouvait la réveiller, j'allumai la petite lampe de la coiffeuse et vaquai sans bruit à mes occupations.

J'avais apporté plusieurs des livres de Frank, dans l'intention d'en faire don à la bibliothèque municipale d'Inverness. Ils étaient soigneusement empilés au fond de ma valise, sous mes vêtements. Je les sortis l'un après l'autre et les posai sur le lit. Il y avait cinq épais volumes reliés et protégés par une jaquette de couleur vive ; de véritables pavés d'érudition, de cinq à six cents pages chacun, sans compter l'index et les illustrations.

Je contemplai avec attendrissement les ouvrages de mon défunt mari, dans leur version intégrale et dûment annotée. Les jaquettes étaient couvertes de critiques élogieuses signées des plus éminents historiens du moment. L'œuvre de toute une vie : compacte, solide, faisant désormais autorité en la matière. Il pouvait en être fier.

Je rangeai les livres sur la commode près de mon sac pour être sûre de ne pas les oublier le lendemain. Je les empilai méticuleusement de façon à aligner le nom de l'auteur, Frank W. Randall. Les lettres dorées brillaient dans le petit halo de la lampe.

Le bed and breakfast était calme. Il était encore trop tôt dans la saison pour les touristes et les rares clients de Mme Thomas étaient déjà couchés depuis longtemps. Dans l'autre lit jumeau, Brianna émit un petit soupir et se retourna, sa longue chevelure rousse étalée sur son visage. Un long pied blanc pointait hors des couvertures et je le recouvris doucement.

L'impulsion d'une mère à caresser son enfant endormie ne disparaît jamais complètement, même quand l'enfant en question vous dépasse d'une tête et est devenue une femme. Je repoussai délicatement ses mèches en arrière et lui caressai le front. Elle sourit dans son sommeil, un bref réflexe de satisfaction qui disparut presque aussitôt. Je me mis moi-même à sourire en la contemplant et murmurai dans ses oreilles endormies, comme je l'avais fait si souvent : « Mon Dieu ! Comme tu lui ressembles ! »

Je déglutis pour dégager ma gorge nouée, une sensation familière après toutes ces années, et attrapai ma robe de chambre sur le dossier de la chaise. Dans les Highlands, les nuits d'avril étaient glaciales, mais je n'étais pas encore prête à me réfugier dans la chaleur de mon lit douillet.

J'avais demandé à notre hôtesse de laisser le feu allumé dans la cheminée du petit salon, l'assurant que je l'éteindrais avant d'aller dormir. Je refermai

doucement la porte de notre chambre après un dernier regard attendri à la longue silhouette couchée et aux longues mèches flamboyantes étalées sur l'oreiller bleu.

Moi aussi, je pouvais être fière de l'œuvre de ma vie. Elle était sans doute moins dense, mais tout aussi digne d'éloges !

Le petit salon était sombre et accueillant. Dans l'âtre, quelques flammes mourantes projetaient encore leurs reflets dorés sur les murs. Je poussai une bergère près de la cheminée et reposai mes pieds sur le garde-feu. Dans la maison endormie me parvenaient tous les petits bruits habituels de la vie moderne : les soubresauts étouffés du réfrigérateur au sous-sol, le doux ronronnement du chauffage central qui faisait du feu de bois un accessoire esthétique plutôt qu'une nécessité ; le chuintement des pneus d'une voiture sur la rue mouillée.

Mais derrière tous ces bruits se cachait le profond silence de la nuit highlandaise. Je me tenais parfaitement immobile, tentant de m'en imprégner. Cela faisait vingt ans que je n'avais pas ressenti le pouvoir réconfortant de l'obscurité. Mais il n'avait pas changé. Il était toujours là, tapi entre les montagnes.

Je glissai une main dans la poche de ma robe de chambre et sortis un petit morceau de papier plié, une copie de la liste que j'avais donnée à Roger Wakefield. Il faisait trop sombre pour la lire à la lueur du feu, mais je n'avais pas besoin de distinguer les lettres. J'étalai le papier sur mes genoux et fixai les lignes. Je les parcourus du bout des doigts, murmurant chacun des noms de mémoire, comme une incantation. Ils appartenaient à la nuit glaciale du printemps, plus que moi. Je fixai les flammes, laissant l'obscurité de la nuit envahir les vides à l'intérieur de mon âme.

Et à force de scander doucement leurs noms, ils m'entendirent et m'emportèrent loin en arrière, dans le temps, au-delà des ténèbres où ils m'attendaient.

Dans ce deuxième volet d'*Outlander*, le mari de Claire Beauchamp-Randall vient de mourir. Claire emmène sa fille, Brianna, sur les lieux où vingt ans plus tôt elle avait été transportée dans le temps, dans l'Écosse du XVIII^e siècle.

Et voilà que l'incroyable se produit de nouveau ! Claire retrouve son jeune époux Jamie, qui est devenu un hors-la-loi. Ensemble, ils réussissent à gagner Paris et vont à la rencontre du prétendant au trône d'Écosse et d'Angleterre, Charles-Édouard Stuart. Leur but : changer le cours de l'histoire.

Cette grande saga se poursuit avec un souffle remarquable. Le couple Claire et Jamie se révèle irrésistible.

La romancière américaine Diana Gabaldon a séduit les lecteurs aux quatre coins du monde avec cette imposante saga écossaise qui met en scène un Highlander du XVIII^e siècle et une Britannique du XX^e siècle.

